Les traductions du latin en italien des xv^e–xvi^e siècles

Moreno Campetella

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/356>

DOI : 10.4000/traduire.356

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2009

Pagination : 86-103

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

Moreno Campetella, « Les traductions du latin en italien des xv^e–xvi^e siècles », *Traduire* [En ligne], 221 | 2009, mis en ligne le 12 novembre 2013, consulté le 27 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/356> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/traduire.356>

Les traductions du latin en italien des xve – xvie siècles(1)

Moreno Campetella

La traduction directe d'une langue de départ vers une langue vernaculaire cible, sans passer par un troisième idiome intermédiaire est attestée en Italie à partir du xve siècle mais une véritable mode en ce sens ne se manifeste pas avant le milieu du siècle suivant. Il s'agit, dans la plupart des cas, de traductions du latin en florentin. La prédominance du florentin s'explique par la politique filo-vulgaire de Laurent le Magnifique (1464-1492), duc de Florence, et en même temps, par l'amour qu'il porte à l'Antiquité, classique et tardive. Quelques-unes des traductions (*volgarizzamenti*) les plus célèbres de la Renaissance italienne, comme celle de l'*Histoire Naturelle* de Pline par Cristoforo Landino ou celle des *Bucolicae* de Virgile par Bernardo Pulci, datent justement de cette époque. Ces efforts ont porté leurs fruits : Florence est à cette époque le principal centre de traduction en Italie, au point qu'on a pu parler d'une « école de traduction florentine ». Au fil des décennies, la voie ouverte par ce cénacle florentin a permis de peaufiner progressivement la technique de la traduction : parmi les dernières attestations de cette intense activité, citons la traduction des *Annales* de Tacite, par Bernardo Davanzati, effectuée entre 1596 et 1600.

Tout discours sur la traduction du latin (ou du grec) en italien aux xve et xvie siècles est lié nécessairement à l'œuvre de création d'une langue littéraire italienne commune, de peaufinage, pour ainsi dire, de la langue toscane, sur les plans grammatical et stylistique. Ce travail exige une véritable réappropriation de la littérature latine classique, en vue de la création du nouvel idiome vernaculaire, qui ne sera donc qu'une traduction, pour ainsi dire, de la langue des ancêtres romains. Cette étude est axée sur la traduction du xve siècle. Il ne sera donc question de la traduction du *Cinquecento* que dans la mesure où cette dernière peut aider à révéler au grand jour les particularités et les intérêts de celle du *Quattrocento*.

C'est au xvie siècle que la traduction italienne, toscane, atteint son apogée. De cette époque datent les premiers traités qui prétendent mettre de l'ordre dans ce domaine : rappelons le *Dialogo del Fausto da Longiano del modo de lo tradurre d'una in altra lingua secondo le*

(1) Communication présentée à la « Journée de la Traduction professionnelle » (Lyon, 15 mai 2009).

regole mostrate da Cicerone, imprimé à Venise en 1556 (la référence à Cicéron met en évidence le lien avec la latinité classique), ou encore l'épître *Del traslare* (1542) de Ludovico Castelvetro et *Il discorso del tradurre* (1575), d'Orazio Toscanella⁽²⁾.

Les versions vernaculaires de textes latins, au ^{xv}^e comme au ^{xvi}^e siècle, se caractérisent par un écart plus ou moins marqué par rapport à l'original⁽³⁾. La nature de cet écart constitue la plus grande différence entre les traductions du *Quattrocento* et celles du *Cinquecento*. Alors que dans les premières, comme on le verra plus précisément dans la suite de cet article, les variantes (thématiques ou lexicales) sont engendrées assez souvent par des raisons historico-politiques, au ^{xvi}^e siècle, elles ont des motivations presque exclusivement stylistiques, c'est-à-dire la volonté de créer une langue meilleure, plus élégante que la langue latine de l'âge d'or. C'est pourquoi les textes sur lesquels se porte l'attention des traducteurs au ^{xvi}^e siècle sont presque tous de nature strictement littéraire et les traducteurs sont eux-mêmes des écrivains de renom : citons, à titre d'exemple, la traduction des *Satires* et des *Épîtres* d'Horace par Ludovico Dolce (1559), qui avait déjà publié à Venise la version italienne de la *Poetica* du même Horace en 1535. Du même Ludovico Dolce, rappelons aussi la traduction du premier livre des *Métamorphoses* d'Ovide⁽⁴⁾, en 1539. Horace et Ovide (ce dernier, en particulier) sont parmi les auteurs de l'Antiquité latine les plus traduits à la Renaissance, en raison de leur style à la fois très doux et très imagé. À bien des égards, nombre d'ouvrages de Dolce — ainsi que des autres intellectuels de la Renaissance — ne sont que de simples transpositions et réélaborations des originaux : il suffit, pour s'en convaincre, de lire ses comédies, à commencer par la plus connue d'entre elles, la *Fabritia* (1549), que l'auteur déclare être une pièce originale et qui s'avère un centon de plusieurs comédies de Plaute. Idem pour ses autres pièces comiques, telles *Il Capitano* (1545), *Il Marito* (1547), *Il Roffiano* (1551), dont les modèles sont respectivement l'*Amphitruo*, le *Rudens* et le *Miles gloriosus* de Plaute. Ses tragédies aussi révèlent le même goût et le même style que celui des auteurs de la latinité classique, source de sa veine littéraire : ainsi en est-il du *Tieste* (1543) ou des *Troiane* (1567), dont l'abondance de scènes truculentes et le titre même nous dévoilent le modèle : Sénèque⁽⁵⁾. Parmi les autres traductions célèbres des *Métamorphoses* d'Ovide, citons aussi celle de Giovanni Andrea dell'Anguillara (1517-1572), imprimée à Venise en 1561.

(2) Voir à ce propos Dionisotti 1967 ; Folena 1973 ; Romani 1973 ; Gurtmüller 1993 ; Gurtmüller 1990 ; Giovanardi 1994 : 451 ; Borsetto 1996.

(3) En réalité, c'est le ^{xvi}^e siècle qui est considéré normalement, en Italie comme en France et partout ailleurs en Europe, comme l'âge d'or de la traduction libre (au ^{xviii}^e siècle on parlera de « belles infidèles »). Ce qui suit montre bien qu'il s'agit d'une liberté presque exclusivement stylistique. Voir à ce propos Van Hoof 1991 : 49 et suiv. ; Ballard 1992 : 132, 171.

(4) L. Dolce, *Il primo libro delle Trasformazioni d'Ovidio da M. Lodovico Dolce in volgare tradotto*, Venezia, F. Bindone e M. Pasini, 1539 (ouvrage réimprimé à Venise par Gabriele Giolito de' Ferrari en 1553).

(5) Pour les comédies et les tragédies de Ludovico Dolce voir Bonora 1966 : 394-398 ; sur les *volgarizzamenti* de pièces de théâtre classique voir Pieri 1989 : 54-66 ; pour les *volgarizzamenti* en général du ^{xvi}^e siècle voir Tateo 1996 : 787 et suiv.

Les traductions de Virgile, en particulier de l'*Enéide* et des *Bucoliques*, sont aussi légions à cette époque : rappelons celle du quatrième livre de l'*Enéide*, par Niccolò Liburnio, publiée à Venise en 1534 ou encore celles du même livre de Didon, par Nicola degli Angioli et Ludovico Dolce, parues en 1568, respectivement à Rome et Venise. Parmi toutes ces traductions se distingue celle d'Annibal Caro, écrite entre 1563 et 1566 mais publiée seulement en 1581 : elle est capitale non seulement dans l'histoire de la traduction mais aussi et surtout dans l'histoire de la langue et de la littérature italiennes en général. De l'aveu même du traducteur, elle devait prouver les capacités de la langue vernaculaire italienne (c'est-à-dire toscane) dans la production épique (elle avait déjà fait ses preuves dans le domaine historiographique et dans bien d'autres) et non pas être un simple « *ritratto dell'Eneida* », c'est-à-dire une traduction fidèle⁽⁶⁾.

Le discours sur la traduction au x^e siècle est sans doute plus intéressant, pour différentes raisons, dont la première, et non des moindres, est qu'il nous montre le processus de formation du vulgaire toscan, beaucoup plus proche de la réalité ambiante qu'il ne le sera au siècle suivant. Les intellectuels de l'époque adoptent des positions pour ainsi dire « arriérées », leur idiome est moins raffiné, bien plus populaire que celui de la fin du xiv^e siècle. Comment expliquer un tel phénomène ? Le fait est que ces hommes de lettres sont en même temps des fonctionnaires bien avertis et doués d'une conception particulièrement pratique de la gestion des affaires politiques et financières de la république de Florence. En outre, dans la plupart des cas, une bonne gestion de la *res publica* devait coïncider avec une administration d'autant plus performante de son propre patrimoine, majoritairement constitué de propriétés foncières. C'est justement la nature fondamentalement pratique de l'activité de ces personnages qui explique leur tendance, assez nette dans les textes qu'ils nous ont légués, à se réapproprier un registre linguistique vernaculaire d'un type bien particulier, un *sermo vulgaris* empreint d'une veine populaire assez marquée. C'est pour cela que les textes de l'Antiquité les plus traduits au x^e siècle sont surtout des traités techniques (c'est l'âge d'or de la traduction technique, pourrait-on dire), ceux qui n'obligeaient pas les traducteurs à puiser au plus profond de leurs ressources stylistiques : citons les traités d'astronomie de Manilius (fin du 1^{er} siècle av. J.-C.), ou encore les *Halieutica* et les *Cynegetica* (deux traités, respectivement de pêche et de chasse, du Pseudo-Oprien – v^e siècle), traduits en 1465 par Filippo Lippi, l'un des intellectuels de la cour de Laurent le Magnifique.

Un des grands succès de l'époque fut l'*Opus agriculturae* de Rutilius Taurus Aemilianus Palladius, rédigé très vraisemblablement vers le milieu du v^e siècle de notre ère⁽⁷⁾. La traduction de Palladius est importante en ce qu'elle montre la nature « pratique » des humanistes de la première génération. La traduction de l'*Opus* fut très vraisemblablement commanditée par la cour Médicis de Florence. Le milieu humaniste florentin de l'époque passait pour le plus à la

(6) Zabughin 1923 : 358-369.

(7) Svennung 1928 ; Martin 1976 : VII-XX.

pointe de la péninsule dans le domaine agronomique et tous les Médicis, à commencer par le fondateur de la dynastie, Cosme (1398-1464), et son successeur Laurent le Magnifique, étaient très passionnés d'économie rurale. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner de près la fresque du « cortège des Rois Mages », commandée par les seigneurs de Florence à Benozzo Gozzoli en 1459. La villa à l'arrière-plan, en plein milieu de la campagne toscane, est très instructive : des villas comme celle-ci, il y en avait au moins 800 dans les alentours de Florence, selon les documents de l'époque. Les Médicis possédaient plusieurs demeures à quelques kilomètres de la ville, telle la villa de Careggi, acquise en 1417. Le chef de la famille, Cosme, appréciait tout particulièrement la vie à la campagne et mettait à profit ses séjours dans les villas pour afficher une simplicité républicaine. Il se plaisait à revêtir une tenue campagnarde pour aller travailler dans son jardin ou dans son verger. Et tandis qu'il taillait la vigne, son précepteur Marsile Ficin lui lisait les œuvres de Platon. Et tout comme les Médicis vivaient les autres notables florentins de la fin du ^{xv}^e et du début du ^{xvi}^e siècle.

L'importance attachée à ce genre de textes, dans la Toscane ducale du ^{xv}^e siècle, est confirmée aussi par l'antériorité des premières traductions italiennes de Palladius par rapport à celles qui virent le jour dans d'autres pays d'Europe comme la France ou l'Angleterre. En effet, la première édition française semblerait être celle de Jean Darces (*Les treize livres des choses rustiques de Palladius*, Paris, 1554)⁽⁸⁾. En Angleterre, une certaine précocité des traductions⁽⁹⁾ semble avoir été contrebalancée par un vide de quelques siècles⁽¹⁰⁾, alors qu'en Italie, comme on pouvait s'y attendre⁽¹¹⁾, elles ont vu le jour très tôt et en plus grand nombre. La première traduction italienne imprimée de l'*Opus agriculturae* est l'œuvre de Francesco Sansovino en 1561⁽¹²⁾ ; la tradition manuscrite italienne du *Palladius vulgaire*⁽¹³⁾, presque totalement ano-

(8) À ma connaissance, il n'existerait aucun témoin manuscrit rédigé en français classique. Parmi les traductions modernes qui ont précédé l'édition de René Martin (1976), citons celle de Saboureux de la Bonnetrie, *Traductions d'anciens ouvrages latins relatifs à l'agriculture*, tome V, Paris, Didot, 1775, revue et modifiée un siècle plus tard par un latiniste anonyme (*Les agronomes latins*, sous la direction de M. Nisard, Paris, Didot, 1864), et celle de M. Cabaret-Dupaty, *L'économie rurale de Palladius*, collection Panckoucke, Paris, 1843.

(9) *Bibl. Bodl.* – Ms. Duke Humfrey d. 2 : il s'agit d'une traduction versifiée (attribuée à tort à Thomas Norton), écrite pour Humfrey, duc de Gloucester (1390-1447) entre 1439 et 1447, très vraisemblablement en 1442-43.

(10) La première édition serait due à Barton Ladge et daterait de 1873 (d'après un manuscrit latin de 1420).

(11) L'auteur de l'*Opus Agriculturae* nous apprend qu'il possédait des domaines en Italie (surtout dans les environs de Rome et en Sardaigne), ce qui laisserait penser qu'il était un habitant de souche de la péninsule. D'autres éléments encore appuieraient cette hypothèse (Martin 1976 : VII-XIII). Cela pourrait expliquer la plus grande diffusion des versions vernaculaires du traité en Italie que partout ailleurs en Europe.

(12) *La villa di Palladio Rutilio Tauro Emiliano tradotta nuovamente per Francesco Sansovino, nella quale si contiene il modo di coltivar la terra di mese in mese, di inserire gli arbori, di governar gli horti & i giardini, con la proprietà dei frutti, delle herbe & degli animali...*, in Venetia, appresso Francesco Sansovino, 1561 ; l'édition de référence, prise en compte, entre autres, par le *Grande Dizionario della Lingua Italiana* (GDLI), s'intitule *Volgarizzamento di Palladio*, testo di lingua la prima volta stampato, in Verona, per Dionisio Ramanzini, 1810.

(13) Les versions italiennes de l'*Opus agriculturae* de Palladius constituent l'un des axes principaux de mes recherches en traductologie menées au sein de l'ESTRI – Université Catholique de Lyon.

nyme⁽¹⁴⁾, consiste en au moins trois codices rédigés en florentin (sur quatre versions différentes) : le plus ancien est le *Redianus 128*, rédigé entre 1401 et 1425, et conservé à la Bibliothèque Laurentienne de Florence. Il contient deux versions florentines de l'*Opus agriculturae*, la première en écriture *bononiensis*, la seconde en *mercantesca*. L'*Ashburn 524* (écriture humanistique) de la Bibliothèque Laurentienne de Florence a été achevé, d'après une indication chronologique du *colophon*, en septembre 1464. Le troisième manuscrit (British Library – Add. N. 22015), daterait, lui aussi, du milieu du *xv^e* siècle. Bien que les quatre versions soient très similaires, pour ne pas dire identiques, dans la quasi-totalité du texte, elles divergent sensiblement à plusieurs endroits : dans cette étude linguistique, j'ai choisi de prendre en compte le seul manuscrit *Ashburn 524*, non seulement parce qu'il est le mieux conservé mais aussi parce que, parmi les trois codices susmentionnés, il représente pour ainsi dire un aboutissement du processus d'évolution du vulgaire florentin à partir du début du *xv^e* siècle. Les années à venir permettront, j'espère, d'analyser plus en profondeur ces lents – et parfois presque imperceptibles – changements de l'idiome vernaculaire, grâce à une méticuleuse collation des quatre copies et à une étude comparative entre ces dernières et d'autres traités agronomiques contemporains⁽¹⁵⁾.

Le choix de Palladius est parfaitement en phase avec la simplification du style des traductions du *Quattrocento* évoquée ci-dessus. Le *Traité d'agriculture*, en dépit de sa date tardive, est écrit dans une langue relativement classique mais simple (il suffit, pour s'en rendre compte de le comparer aux traités d'agriculture de Columelle ou de Gargilius Martialis), surtout en raison de la grande simplicité syntaxique de la plupart des phrases : ces dernières, courtes, comportent peu de propositions et l'ordre des mots ne provoque aucune surprise. La même disposition syntaxique se retrouve aussi dans sa traduction de 1464. D'ailleurs, déjà Cassiodore (*Inst.* 128, 6), à la fin du *ve* siècle de notre ère, voyait dans le traité de Columelle un ouvrage « convenant mieux aux lettrés qu'aux ignorants » (*disertis potius quam imperitis accomodus*) et susceptible de leur donner un vif plaisir littéraire, alors qu'après avoir examiné l'œuvre de Palladius, son jugement était tout autre : il recommandait ce dernier aux professionnels de la campagne⁽¹⁶⁾ surtout parce qu'il était *facundissimus* (« à cause de sa grande facilité ») et en raison de sa *planissima lucidatio*, c'est-à-dire de sa « clarté extrême ». Voilà donc exactement ce qu'il fallait aux grands seigneurs de Florence ou à leurs serviteurs et intendants du milieu du *xv^e* siècle : un texte facile et clair, qui plus est d'un intérêt pratique indéniable aux yeux des propriétaires fonciers

(14) Le *Redianus 128* ne donne aucune indication de paternité ; seul l'*Ashburn 524* est plus éloquent à cet égard, bien qu'il soit difficile d'affirmer que l'Antonio di Luca degli Albizzi, cité à la fin du *colophon*, est bien l'auteur de la version vernaculaire, même si je penche pour cette version.

(15) Le plus digne d'intérêt, parce que très proche de l'*Opus agriculturae*, me semble être le *Trattato dell'agricoltura* de Pietro de' Crescenzi (*xiv^e* siècle), *traslato nella favella latina e ridotto a miglior lezione* da B. Soria, 3 voll., Verona, 1851-1853 (1805¹). Certains passages laisseraient même penser qu'il représente la première traduction italienne de l'ouvrage de Palladius. En l'absence d'études approfondies, la question est, pour le moment, destinée à rester ouverte.

(16) Sur les destinataires de l'*Opus agriculturae* voir Martin 1976 : L-LIV.

de l'époque. Les exemples reportés ci-dessous montrent, je crois, la facilité du style de Palladius (les traductions françaises, sauf indication contraire, sont tirées de l'édition de René Martin) (Martin : 1976) :

1. *Ab apium castris longe sint omnia odoris horrendi, balneae, stabulae, coquinae fusoria. Fugemus praeterea animalia quae sunt apibus inimica, lacertos, et blattas et his similia ; aves etiam pannis et crepitaculis terreamus.* (*Op. agr.* l 37, 4) - « Ma dagli habituri di queste api sieno di lungi tucte le cose d'odore fetido et da fuggire si come bagni, stalle, cucine, sedii, acquai, fogne et simili cose. Et ancora fuggiremo tucti gli animali nimichevoli alle api, si come sono lucertole et blate et simiglianti a queste. Spaventiamo ancora gli uccelli con suoni et con panni. ⁽¹⁷⁾ » (*Ashb.* 524, f° 24r).
2. *Pavones nutrire facillimum est, nisi eis fures aut animalia inimica formides : qui plerumque per agros vagati sponte se pascunt pullosque educunt. Altissimas vespere arbores petunt. Una his cura debetur : ut incubantes per agros feminas, quae hoc passim faciunt, a vulpe custodias.* (*Op. agr.* l 28, 1) - « Leggiera cosa est nutrire e' paoni se tu non temerai ladri overo inimici animali. E' quali per li campi spesse volte vagando da se medesimi si pascono et e' loro polli nutricano la sera. Cercano altissimi alberi. Una sollecitudine si conviene havere di questi, che le femine d'essi giacenti per li campi che in ogni luogo fanno questo, noi le guardiamo dalla volpe. ⁽¹⁸⁾ » (*Ashb.* 524, f° 17r).

Les passages mettent surtout en évidence l'extraordinaire littéralité de la traduction⁽¹⁹⁾ de l'anonyme, non seulement d'un point de vue lexical mais aussi sur le plan plus strictement syntaxique : ainsi, tout au début du premier passage, à l'original latin répond parfaitement le texte du *volgarizzatore* florentin, qui en arrive jusqu'à maintenir le génitif de son modèle (*omnia odoris horrendi* / « tucte cose d'odore fetido ») ; dans la tournure « *animali nimichevoli alle api* », on reconnaît aisément le texte de départ, dont le florentin garde le datif, là où on se serait attendu plutôt à un génitif (« delle api »). Confronté à la traduction de *pannis*, qui désigne certainement une sorte d'épouvantail dans l'original latin, le traducteur n'a rien trouvé de mieux

(17) « Mais il faut que soient éloignés des ruches tous les endroits malodorants : bains, étables, fosses d'écoulement des eaux de la cuisine. Il faut aussi en chasser les animaux qui sont nuisibles aux abeilles : lézards, blattes et autres semblables ; les oiseaux également doivent être effrayés par des épouvantails et des crécelles. »

(18) « Rien n'est plus facile que de nourrir des paons, à condition de ne pas craindre pour eux les voleurs ou les animaux hostiles : en général, c'est en allant et venant dans les champs que, tout seuls, ils se nourrissent et élèvent leurs petits ; le soir, ils se perchent sur les arbres les plus hauts. La seule précaution qu'il faille prendre à leur sujet est de protéger du renard les femelles qui couvent un peu partout dans les champs. »

(19) Déjà les premières lignes de la version florentine du traité annonçaient cette tendance à la littéralité : *Pars est prima prudentiae ipsam cui praecepturus es aestimare personam.* (*Op. agr.* l 1, 1) - « L'arte di prudentia est di considerare et di stimare quella persona la quale tu dei ammaestrare. » (*Ashb.* 524, f° 1r) (« La sagesse la plus élémentaire exige que l'on se fasse une idée juste de la personne qu'on se propose d'instruire. »). Le fait qu'il s'agisse d'une influence lexicale directe de l'original latin sur la traduction florentine, au moins en ce qui concerne les lexèmes qui font l'objet de la présente étude, est confirmé par l'uniformité de la tradition manuscrite (*concordantia codicum*).

que de laisser le terme tel quel⁽²⁰⁾. Remarquons aussi l'impossibilité de rendre certains termes techniques du texte source (*coquinae fusoria*) par un vocable technique correspondant dans la langue cible, le traducteur étant obligé de remplacer le mot latin par toute une série de vocables appartenant au même champ sémantique (« cucine, sedii, acquai, fogne et simili cose⁽²¹⁾ »). Cette absence de vocabulaire technique est encore plus flagrante si on examine de près le côté plus proprement agronomique de l'ouvrage, qui en constitue, bien entendu, la majeure partie⁽²²⁾ : ainsi en est-il du début du paragraphe où Palladius donne des conseils aux agriculteurs sur la meilleure façon de détecter les terres les plus fertiles (*Op. agr. I 5, 1-2*) :

In terris vero quarenda est fecunditas : ne alba et nuda sit glaeba, ne macer sabulo sine admixtione terreni, ne creta sola, ne harenae squalentes, ne ieiuna glare, ne aurosi pulveris lapidosa macies, ne salsa vel amara, ne uliginosa terra, ne tofus harenosus atque ieiunus, ne vallis nimis opaca et solida sed glaeba putris et fere nigra et ad tegendam se graminis sui crate sufficiens, aut mixti coloris, quae, etsi rara sit, tamen pinguis soli adiunctione glutinetur. Quae protulerit nec scabra sint nec retorrida nec suci naturalis egentia (...) Color tamen non mag-nopere quaerendus est, sed pinguedo atque dulcedo. — « Nelle terre si suole cercare el fructificare, dunque la zolla non sia bianca, non ignuda, non magra per sabbione o per mistura di terreno né sia creta sola né squalida rena, né affamata ghiaia né renosa polvere né saxosa magrezza, non salsa non amara, non terra che sia sempre humida, non tufo renoso et digiuno, non valle molto (sic) o terra sozza o dura; ma zolla fracid, putrida et quasi nera et sufficiente a coprirsi della sua stessa erba o vero sia di colore mixto. La quale avegna che sia rada, niente meno si riempie col mescolamento del suo grasso terreno. Et l'herba ch'ella conducherà non sia scalabrosa, non ritorta et non meni fructi che habbino meno del naturale sugo (...) Ma el colore d'essa non est da cercare molto sollecitamente ma la grassezza et la dolcezza.⁽²³⁾ » (*Ashb. 524, f° 5r*).

- (20) Il n'y a apparemment aucune attestation dans les sources écrites du mot *panni* ayant le sens dans lequel l'utilise notre traducteur (*GDLI* XII, pp. 490-493). Faut-il le considérer comme un néologisme sémantique, de la même façon que le mot *suoni*, qui précède immédiatement dans ce même passage ? Pour la néologie sémantique concernant ce dernier lexème voir ci-dessous.
- (21) L'ajout de l'expression *et simili cose* est significatif dans ce contexte, et indique que, malgré l'emploi de pas moins de quatre vocables, ces derniers ne correspondent toujours pas exactement au syntagme du texte de départ.
- (22) D'ailleurs, c'est l'anonyme lui-même qui déclare tout au début du Prologue de sa version vernaculaire que le lecteur ne trouvera dans son ouvrage aucun nom de plante ni aucun objet encore existants dans les campagnes toscanes : « Prendi chiunque tu se' questo libro et se alcuni legumi o semi o fructi sono in essi li cui vocaboli non intenda pensa che li più non sono in uso in questo seno di Toscana o cercane da quegli che il paese di campagna o di lavoro usano. » (*Ashb. 524, f° 1r*).
- (23) « En ce qui concerne les sols, c'est la fertilité que l'on doit rechercher. Évitez une terre blanche et nue, un sable maigre et dépourvu d'humus, l'argile pure, les sables arides ou le gravier sec, la maigreur pierreuse d'une poussière fauve comme l'or, un terrain salé, amer ou spongieux, le tuf sablonneux et aride, un fond de vallée trop ombré et au sol dur. Ce qu'il nous faut c'est une terre meuble et presque noire, capable de se revêtir d'une épaisseur de gazon bien à elle, ou bien un sol de couleur mélangée qui, même peu dense naturellement, devient épais par l'adjonction de terre grasse. Les plantes qui y poussent ne doivent être ni rudes ni rabougries, ni pauvres en sève (...). Toutefois, ce n'est pas la couleur qui importe le plus, c'est que la terre soit grasse et douce. »

Comme on peut le constater aisément, la littéralité de la traduction amène parfois le vulgarisateur à engendrer des néologismes sémantiques (dans la plupart des occurrences) ou lexicaux : avec *scalabrosa*⁽²⁴⁾ (*scabra* en latin), qui désigne ici l'herbe portant les marques de la sécheresse, est sans aucun doute un néologisme lexical, alors que la néologie sémantique est représentée par d'autres adjectifs tels que *digiuno* (*ieiunus*), adjectif utilisé pour désigner à la fois le gravier (*ieiuna glarea* dans le texte latin), « sec » justement parce que dépourvu de la moindre trace d'humidité, et la nature pulvérulente du tuf (*tofus...ieiunus* ; voir *GDLI* IV, p. 412) ; *squallida*⁽²⁵⁾ (*harenae squalentes*), épithète ayant ici le sens d'« aride » mais qui possède normalement le sens de « misérable » dans l'aire linguistique italo-romane⁽²⁶⁾ ; ou encore le mot *suoni* dans un passage examiné plus haut (*Op. agr.* I 37, 4 – *Ashb.* 524, f° 24r) : ici le traducteur choisit de rendre le latin *crepitaculis* par *suoni*, qui paraît bien superficiel par rapport à l'original. En effet, *crepitacula* dénote plus particulièrement un bruit – c'est justement le cas ici – sec et extrêmement aigu, qui frappe l'oreille d'une façon plus ou moins déplaisante, mais cette acception de *suono* est inconnue en italien avant ce témoignage du *Palladius* vulgaire⁽²⁷⁾. Encore plus frappante est la traduction du latin *dulcedo* (« douceur »), qui devrait

(24) Aucun témoignage écrit dans le *GDLI*. Il s'agit probablement d'un apax.

(25) Le participe présent *squalens*, utilisé aussi en tant qu'adjectif, veut dire normalement « rugueux », « hérissé », « âpre » ou, comme ici, « piquant », dans le sens de « sec » ; il s'agit d'ailleurs de son sens primaire. Il peut aussi désigner un « terrain en friche, aride » (*Squalent abductis arva colonis*, Virg., *Géorg.*, I 507) ou sa nature sablonneuse, comme dans le cas d'une plage (*ad ostia Tiberina...squalenti litore*, Tac., *Annales*, XV 42, 2). Il est probable que *Palladius* renvoie effectivement le lecteur à ces deux derniers passages (Martin 1976 : 86, n. 4). L'adjectif *squalidus* recoupe à peu près parfaitement les mêmes champs sémantiques qu'on vient de citer à propos de *squalens*.

(26) Cette acception de l'italien *squallido* est la trace de l'un des sémantèmes du latin *squalidus* qui peut signifier aussi, différemment de *squalens*, « négligé, sale, malpropre ». La première attestation de l'adjectif *squallido*, reportée par le *GDLI* (XIX, p. 1088), avec une acception plus ou moins proche de celle utilisée dans le *Palladius* florentin, serait dans un passage du *Trattato dell'agricoltura* (II 26), par Pietro de' Crescenzi (xiv^e siècle) : « Nè terra uliginosa, nè monte arenoso e sterile, nè valle troppo scura e *squallida* ». Il est difficile, tout d'abord, de dire si la citation de Pietro de' Crescenzi est la traduction du même passage de l'*Opus agriculturae* de *Palladius* – ce qui en ferait la plus ancienne version italienne de l'agronome latin – ou d'un morceau du *De re rustica* (IV 22, 2) de Columelle que *Palladius* a bien à l'esprit. Quoi qu'il en soit, l'adjectif *squallida* chez Pietro de' Crescenzi ne désigne pas le sable, comme dans la traduction de l'*Ashburn* 524, mais le sol de la vallée (il correspond à *solida* [*vallis*]), dont il indique peut-être la dureté, vraisemblablement à cause de sa nature pierreuse (« une vallée trop ombreuse et pierreuse » est la traduction de Saboureux de la Bonnetrie, « une masse compacte et trop ferme » celle de l'anonyme de l'édition Didot de 1864, « un vallon sombre et pierreux », celle de la version de Cabaret-Dupaty). En revanche, si le texte de départ que traduit Pietro de' Crescenzi était Columelle (*nimum opaca et soli aversa vallis* – *De re rust.* IV 22, 8) et non pas *Palladius*, *squallida* pourrait se traduire par « abrupte ». Dans tous les cas, le sémantème transmis par l'*Ashburn* 524 serait bel et bien le plus ancien dans les sources écrites. Le sens de « totalement dépourvu de végétation, de verdure », également possédé par l'adjectif *squallido*, est inconnu avant la fin du xix^e siècle (*GDLI* XIX, p. 1089).

(27) *GDLI* XX, p. 524 : la première attestation est représentée par le *Novellino* (1525). Le premier témoignage de l'it. *crepitacolo* (« crécelle ») date de la fin du xviii^e siècle (*GDLI* III, p. 954).

indiquer, à proprement parler, la « fertilité » d'un terrain et la facilité à le labourer⁽²⁸⁾. Autre exemple intéressant et, à mon avis, digne d'être cité, bien qu'il ne s'agisse pas d'un véritable néologisme, comme dans bien des cas analysés dans cet article : *ramus laetus, viridis et sterilis in media olea abscidendus est. (Op. agr. l 6, 5)* – « Lo ramo lieto verde et sterile nel mezo dello ulivo si dee tagliare. » (*Ashb. 524, f° 7r*) (« S'il se trouve au milieu d'un olivier une branche exubérante, vigoureuse mais stérile, il faut la couper »). À proprement parler, il existe entre *laetus* et *lieto* un écart sémantique : le latin *laetus* a presque toujours le sens de « vigoureux », « fertile », « fécond », « luxuriant », alors que l'italien *lieto* signifie généralement « heureux », « gai », « joyeux ». Il ne s'approprie une partie du sémantème latin qu'à partir du milieu du xiv^e siècle : le premier auteur chez lequel le vocable assume cette nouvelle signification est Boccace⁽²⁹⁾, mais je crois que déjà chez le poète de Certaldo il faut considérer cette épithète comme un latinisme. Il est difficile, par contre, de se prononcer sur l'originalité de l'adjectif chez notre *volgarizzatore* anonyme : on peut supposer une influence directe de la part de Boccace sur le traducteur de l'*Ashburn 524* (ils sont tous deux florentins) mais il n'est pas à exclure catégoriquement que ce dernier ait forgé lui-même le terme. En tout cas, le passage du *Palladius* vulgaire constitue, chronologiquement parlant, le deuxième plus ancien témoignage écrit de ce sémantème en italien. D'ailleurs, la primauté du traducteur est sûre en ce qui concerne un contexte quelque peu différent de celui qu'on vient d'examiner, appliqué à un terrain cultivable : « Questo mese alcuni el lino seminano in lieto terreno X moggia in uno giuggero et soctile lino ne nasce.⁽³⁰⁾ » (*Ashb. 524, f° 48v*) ; « Quella [scil. : la vite] che est nuova di quatro anni, dove est lieto terreno ragionevolmente dee nutrire tre tralci.⁽³¹⁾ » (*Ashb. 524, f° 44v*) (*GDLI IX*, p. 59).

Un cas de figure similaire est fourni par l'adjectif *acquoso*, calqué sur le latin *aquosus*, « gorgé d'eau, humide » (dans certains contextes = « marécageux ») : *Ager aquosus plus stercoris quaerit, siccus minus*⁽³²⁾ (*Op. agr. l 6, 14*) – « El campo acquoso richiede più letame, el secco

(28) Un sens très proche est celui attribué au mot *dolcezza* par Giorgio Vasari (1511-1574) : « I sassi hanno sempre la durezza con esso loro, e non mai quella tenera dolcezza che hanno le carni e le cose naturali che si piegano e fanno diversi movimenti. » (cité par le *GDLI IV*, p. 909) ; ce dernier passage est tout de même postérieur à la traduction florentine qui fait l'objet de notre étude.

(29) Essa toccava con le cime il cielo, / e' bracci sparti e le sue come liete / aveva molto, e di quelle alto velo / alla terra facea. », cité par le *GDLI IX*, p. 59.

(30) « Ce mois-ci il y en a qui sèment le lin dans un terrain fertile – dix boisseaux par iugerum – et le lin qui y pousse est très fin. » (trad. de Moreno Campetella) – *Hoc mense aliqui lini semen laeto solo in iugerum decem modios spargunt et lina consequuntur exilia. (Op. agr. III 22).*

(31) « Les vignes jeunes, d'à peine quatre ans, plantées dans un terrain fertile, normalement devraient porter au moins trois sarments. » (trad. de Moreno Campetella) – *Nam quadrima novella, ubi laetum solum est, tres materias merito nutrire cogetur. (Op. agr. III 15, 3).*

(32) Le passage du texte latin n'est à son tour que la citation presque littérale de Columelle (*De re rustica* II 15, 3) : *nec dubium, quin aquosus ager maiorem [stercoris] copiam, siccus minorem desideret.*

meno. » (*Ashb.* 524, f° 8v) (« Un terrain humide exige davantage de fumier, un terrain sec, moins. »). Mais il est vrai que l'adjectif *acquoso* possède déjà ce même sens (et dans des contextes identiques) depuis le ^{xiv}^e siècle (*GDLI* I, p. 138).

Les cas de figure qu'on vient d'examiner (ainsi que plusieurs autres que je n'ai pas le temps d'étudier ici) porteraient à croire que ce qui n'était au début qu'une simple traduction du mot à mot s'est perpétué dans la langue commune, après avoir intégré le lexique plus spécifiquement agricole.

Est-ce que le principe de la littéralité de la traduction, elle-même dérivée d'une certaine pauvreté linguistique, suffit à expliquer l'attitude du traducteur face à son modèle ? Peut-être pas. En effet, l'emploi des vocables examinés ci-dessus, tel l'adjectif *aquoso*, peut se justifier par la volonté de donner une certaine légitimité technique à son ouvrage : le fait de rester très proche, sur le plan lexical, de l'original latin – et l'œuvre de Palladius fait autorité en la matière depuis l'antiquité tardive – permet à la traduction (qui passe à l'époque pour une œuvre à part entière et n'est nullement considérée comme une simple copie, ce qui effectivement, nous le verrons, semble avoir été le cas de l'anonyme de l'*Ashburn* 524) d'acquérir auprès de ses lecteurs, qu'ils soient fermiers ou agronomes, la même réputation de savoir-faire technique que l'original latin. Un autre exemple de cette attitude est fourni par le verbe *sollevare*⁽³³⁾ (< *subligere vites*) :

Subligatio acerbis uvis facienda est quando excutiendi aut rumpendi acini nulla formido est. (*Op. agr.* I 6, 10) – « El *sollevare* delle vite acerbe est da fare quando non si può *scanicare* o dirompere l'acino. » (*Ashb.* 524, ffos 7v-8r) (« Il faut lier les grappes de raisin lorsqu'elles sont vertes, c'est-à-dire lorsqu'on ne craint pas de faire tomber ou d'écraser les grains. »).

Les passages qu'on vient d'examiner sembleraient donc montrer une ignorance presque totale du vocabulaire technique, ce qui aurait obligé le traducteur à se maintenir très proche de l'original latin : cependant, quelques éléments vont à l'encontre de cette réalité, tels le substantif *posticcio* (« l'espace entre deux rangées de vignes façonné, labouré à la houe »)⁽³⁴⁾, déjà présent chez quelques auteurs du ^{xiv}^e siècle (*GDLI* XIII, p. 1075) ; l'apax lexical *scanicare* le *vite*⁽³⁵⁾ (*excutiere acinum*) : « faire tomber, abîmer les grappes de raisins » dans le dernier passage que nous venons de citer (I 6, 10) ; ou encore le mot *accettacolo*⁽³⁶⁾, intégré à une liste de termes techniques que le traducteur postpose à son Prologue : « *Accettacolo* est il vaso

(33) Il n'existe aucune attestation écrite de cette acception de *sollevare* en italien : *GDLI* XIX, pp. 349-354. Il semblerait que dans ce cas, comme dans tant d'autres, le traducteur n'ait pas du tout compris le sens de l'original latin.

(34) *In pastinato solo inter novellas vites omnino nihil est conserendum.* (*Op. agr.* I 6, 5) – « Nel posticcio tra le novelle vite al postucto nulla cosa altra est da mescolare. » (*Ashb.* 524, f° 7r) (« Dans un terrain façonné à la houe, il ne faut absolument rien semer entre les jeunes plantes. »)

(35) *Scanicare* < *scanico*, « dispersion », attesté dès le ^{xiv}^e siècle (*GDLI* XVII, p. 807).

(36) Aucun témoignage dans le *GDLI*.

nel quale si provava el vino s'egli era puro del quale si doveva fare sacrificio a Dio. » (*Ashb.* 524, f° 2r) (« *Accetacolo* : il s'agit du vase dans lequel on goûte le vin pour en évaluer la pureté, avant de le donner en offrande à Dieu. ») (Trad. de Moreno Campetella).

D'autres exemples confirment cette réalité : en expliquant à ses lecteurs les opérations à accomplir sur les oliviers au mois de février, Palladius déclare « qu'il faut à tout prix éviter l'argile normalement utilisée par les potiers, ainsi qu'une quelconque glaise qui contiendrait un pourcentage d'eau trop important ou qui serait, en tout cas, trop humide » : « Ma la creta da fare e' vaselli al postucto est da schifare et l'*aquazosa* e quella nella quale sempre sta l'omere. » (*Ashb.* 524, f° 46v) (*Creta figuli omnino repudianda est et uliginosa et in qua semper umor adsistit.* — *Op. agr.* III 18, 4). Ici, le traducteur a fait le choix de changer totalement le vocable du texte latin (*uliginosa* > *aquazosa*⁽³⁷⁾), en créant un néologisme lexical ; cette attitude contraste fortement avec la littéralité de la traduction qu'on a eu l'occasion de remarquer dans le cas d'*acquoso* (*supra*). Excepté ce passage de l'*Ashburn* 524, ce sémantème d'*acquazzoso* n'est attesté dans un contexte identique que dans une traduction du ^{xiv}e siècle du *De amore* d'Andrea Capellano, où l'adjectif désigne des prés inondés par les premières pluies de printemps⁽³⁸⁾. L'antécédence de l'occurrence du *Capellano* vulgaire par rapport à la version vernaculaire de l'*Opus agriculturae* n'implique pas forcément une influence directe du premier sur le deuxième : il est probable que dans la formation de l'adjectif *acquazzoso* la présence du lexème *aquationes* (*adacquamenti* — « arrosages »), employé à la fin du chapitre précédent, ait joué un rôle important : *salices aquationibus adiuvandas* (*Op. agr.* III 17, 8) — « Gli salci sono d'aiutare con adacquamenti. » (*Ashb.* 524, f° 46r) — « Les saules, il faut leur venir en aide en les arrosant régulièrement » (Trad. de Moreno Campetella).

De l'adjectif *acquazzoso* dérive l'it. *guazzoso* (« humide de rosée »), ainsi que nombre d'autres vocables ayant la même base de dérivation (voir n. 37). La survivance de l'adjectif en italien jusqu'à nos jours laisserait penser que le terme faisait partie intégrante du basilecte et peut-être même du vocabulaire agronomique toscan. Ce fait semble confirmé par d'autres termes techniques (*aiutorio*⁽³⁹⁾ = « élément d'appui d'un sarment de vigne » ; *barba*⁽⁴⁰⁾ = « radicelle,

(37) Étant donné l'influence exercée par le texte original sur le traducteur et la littéralité de la version de ce dernier, j'estime que la lecture *aquazosa* est à préférer à la *quaziosa*, engendrée par la déglutination entre l'article et le nom suivant, bien que la graphie *quaziosa* ait pu circuler au sein du basilecte, au vu des ses dérivés italo-romans : *guazzo*, *guazza*, *guazzabile*, *guazzamento*, *guazzare*, *guazzata*, *guazzato*, *guazzatoio*, *guazzetto* (*GDLI* VII, pp. 146-148 ; *DELI* II, p. 529).

(38) « Come suole nella primavera apparire ne' prati, che sono *acquazzosi*, quando piove. » (II 424 — éd. Battaglia 1947). En dehors de ces exemples *acquazzoso* dénote toujours un ciel maussade ou un climat pluvieux (*GDLI* I, p. 133).

(39) Premières attestations connues chez Pietro de' Crescenzi (*Trattato...* cit.) : « E così in trenta di escon fuori le spine, le quali così tenere, è bisogno che sieno aiutate con certi *aiutori*... » (II 28) ; « Quando adunque il germoglio comincerà a crescere, con *aiutorio* di canne ovvero di pali si dee legare, acciocché alcun movimento la fragile età del sermento procedente non ispezzi. » (*ibid.* IV 11) (cité par le *GDLI* I, p. 279).

(40) Les premiers témoignages remontent au ^{xiv}e siècle (*GDLI* II, p. 54).

petite ramification de la racine principale d'une plante ») dont la traduction florentine diverge totalement du texte original : *Vites autem, quae cannis in orbem coguntur, sic putentur, quemadmodum eae, quae nituntur ridicis aut palis. Illae vero, quae sine adminiculis iacent (...) primo anno duas gemmas, deinde plures habebunt.* (*Op. agr.* III 14) – « Le viti le quali con canne si restringono a cerchi si potino così come quelle che si fermino in su le barbe o in pali. Ma quelle che giaciono in terra senza aiutorii (...), lo primo anno habbia due gemme, poi n'aranno più.⁽⁴¹⁾ » (*Ashb.* 524, f° 44r).

Dans d'autres passages, la finesse affichée dans la manipulation des outils lexicaux et syntaxiques de l'idiome vernaculaire démontrerait même une réelle volonté de s'écarter de façon significative de son modèle de référence, de rendre le sens du texte de départ en utilisant volontairement un matériel nouveau et en offrant ainsi une importante contribution à la création de la naissante langue littéraire toscane ; d'ailleurs, à bien regarder, le Prologue permet déjà de conjecturer en ce sens et de déduire aisément que l'anonyme est lui-même pleinement conscient de la valeur de son texte comme d'une œuvre à part entière, même d'un point de vue purement littéraire et stylistique :

Incomincia el libro di Emilio Rutilio romano detto Palladio dell'ordine et modo della agricoltura. Se io considerassi solamente che l'auctore di questo libro nel principio della sua opera fece proemio a tucto el libro io non graverei el lettore di mio prologo. Ma perché io non avevo altra parte in esso in proemio perpetuo della mia fatica del volgarizzare voglio agiugnere questo esordio (...) Sia questo lunghissimo prologo per ristoro del breve et piccolo di Palladio et nome et stima del volgarizzatore⁽⁴²⁾.

L'abondance des calques (et même, parfois, de probables apax) plaide en faveur d'un tel jugement de valeur : c'est le cas du néologisme *soseggiare*⁽⁴³⁾ (< *soso* = « sous »), « se situer en bas, en dessous de quelque chose », traduction du latin *subsidiere* :

Situs vero terrarum neque planus, ut stagnet, neque praeruptus, ut defluat, neque obrutus, ut in imum deiecta valle subsidiat, neque arduus, ut tempestates inmodice sentiat et calores ; sed ex his omnibus utilis semper est et aequata mediocritas. (*Op. agr.* I 5, 5) – « El sito delle terre

(41) « Les sarments de vigne qui sont liés en cercle à l'aide de roseaux, il faut les tailler exactement comme ceux qui sont tenus attachés les uns aux autres par des racelles ou des poteaux. En revanche, ceux qui poussent au ras du sol sans aucun appui (...), la première année ils ne donneront que deux bourgeons, beaucoup plus par la suite » (trad. de Moreno Campetella).

(42) « Ici commence le traité du romain Aemilius Rutilius dit Palladius, consacré aux travaux à accomplir, en temps utile et selon les règles de l'art, à la campagne. Si notre auteur avait considéré que le commencement de son ouvrage pourrait faire office de Prologue, personnellement, l'idée d'ennuyer mes lecteurs en en rajoutant un deuxième ne m'aurait même pas effleuré. Mais, finalement, j'ai jugé bon de le faire parce que la version vernaculaire, qui m'a coûté tant de fatigue, est digne d'avoir son propre préambule (...) Et que ce très long prologue puisse suppléer aux défaillances de celui, plus petit, de Palladius et qu'il apporte gloire à mon nom, en tant que traducteur. » (Trad. de Moreno Campetella).

(43) Je ne trouve aucun témoignage écrit dans le *GDLI*.

[*non*] sia si piano che vi stagni l'acqua et non dirupinato si che sdruccioli, né si stagliato che valle abbattuta di socto soseggia, né si alto che gravemente senta le tempeste et e' caldi; ma a queste cose tucte abbi sempre una utile et aguagliata mezanezza.⁽⁴⁴⁾» (*Ashb.* 524, f° 5v)

Mais le calque du vulgarisateur pourrait relever tout de même de la maladresse d'un représentant d'une école de traduction encore à ses débuts : on remarque en effet une redondance syntaxique dans la traduction de *subsidiere* (*socto soseggiare*), là où *soseggiare* aurait largement suffi. Mais on pourrait tout aussi bien supposer une sorte d'italianisme derrière cette traduction, en apparence anodine. Effectivement, la redondance de l'adverbe ferait penser à ce « réel concret », si bien étudié par Pierre Scavée et Pietro Intravaia, et qui consiste surtout en un recours extrêmement fréquent en italien aux « adverbes déictiques (*via, sotto, su* etc.) — indication directe, concrète d'un mouvement ou d'une situation dans l'espace — le plus souvent combinés avec un verbe au sens extrêmement général⁽⁴⁵⁾ ». Intéressant aussi, le calque *mezanezza*, vocable employé pour traduire le latin *mediocritas*, même si le premier témoignage de ce lexème se trouve dans un texte du XIII^e siècle, où sa nature de latinisme est tout aussi évidente⁽⁴⁶⁾.

D'autres traductions, au contraire, manifestent une faculté certaine de créer des néologismes sans forcément exploiter le matériel lexical (bases de dérivation, préverbes, suffixes, etc.) que l'anonyme trouvait dans le texte de départ. Un néologisme sémantique assez intéressant illustrera mon propos : dans un passage du premier livre (*Op. agr.* I 6, 7), le latin *fecundare* est traduit par *habondare* : *Aquilo vites sibi obiectas fecundat* — « Aquilone habonda le viti poste contro allui » (« L'aiglon féconde les vignes »). Le traducteur change ici la nature morphologique du verbe, en le rendant transitif (dans le sens de « rendre le blé abondant »), d'intransitif qu'il était dans le florentin de l'époque — tout comme dans l'italien standard contemporain — que ce soit au sein du basilecte, du mésolecte ou de l'acrolecte⁽⁴⁷⁾. Mais on peut

(44) « Il faut d'autre part que le terrain ne soit ni plat au point d'être inondé, ni en pente raide au point de glisser vers le bas, ni encaissé au point de s'enfouir au plus creux d'une vallée, ni situé sur un sommet au point de ressentir dans toute leur violence les tempêtes et les coups de chaleur ; toujours utile est en fait la réunion justement dosée de ces différentes conditions. ». Remarquons, dans ce passage, la ressemblance phonique entre lat. *aequata* et it. *aguagliata*, énième exemple de la littéralité de la traduction florentine.

(45) Scavée — Intravaia : 49-76.

(46) Curieusement, il s'agit d'une traduction d'un autre classique de la littérature latine, le *Volgarizzamento delle Epistole di Seneca* (GDLI X, p. 306). Du même texte provient aussi le premier témoignage du synonyme *mezzanità* (GDLI, *ibid.*, p. 308).

(47) Sa nature de terme technique de l'agronomie est, je crois, à exclure, en l'absence d'une quelconque attestation dans les sources écrites. Seulement deux autres témoignages d'un emploi intransitif d'*abbondare* sembleraient attestés : il s'agit d'un commentaire de la *Comédie* de Dante (XIV^e siècle) et des *Sermons* de Saint Bernardin de Sienne (première moitié du XV^e siècle) mais les contextes sont complètement différents : dans le premier cas, le sujet est Dieu qui exauce les prières des fidèles, et dans le deuxième, la Fortune personnifiée qui multiplie les qualités théologales chez les bons chrétiens (GDLI I, p. 27).

penser que le sémantème était propre à notre traducteur, à en juger par le fait que l'adjectif dérivé (*habondevole*) est utilisé dans le même chapitre, toujours pour désigner la fertilité d'un champ bien labouré : *Fecundior est culta exiguitas quam magnitudo neglecta*. (*Op. agr.* I 6, 8) – « Più habondevole est il poco bene lavorato che il molto non curato. » (*Ashb.* 524, f° 7v) (« Petit terrain bien cultivé rapporte davantage que grands champs négligés »).

De cette brève analyse il ressort donc l'image d'un homme cultivé et maître de sa propre langue, même si l'impression générale laissée par la version florentine du *Traité d'agriculture* est celle d'une littéralité poussée parfois à l'extrême, d'une adhérence stricte au modèle qui pourrait légitimement faire supposer un manque de vocabulaire en général et de vocabulaire technique en particulier, comme nous avons eu l'occasion de le constater ci-dessus. Seule une enquête plus approfondie du texte vernaculaire du *Traité d'agriculture* de Palladius, que je me propose de mener dans les mois à venir en vue d'une édition critique, pourra confirmer cette hypothèse. Cette dernière est tout de même basée sur un nombre déjà assez important de lexèmes et de structures morphosyntaxiques, permettant d'ores et déjà d'avoir un premier « état des lieux » étayé par des données scientifiquement sérieuses.

Les traductions italiennes du ^{xv}^e siècle s'avèrent intéressantes aussi à cause de la précocité de la traduction libre en Italie, par rapport à d'autres pays d'Europe. En France, il faudra attendre Étienne Dolet (1509-1546) et Jacques Aymot (1513-1593), au milieu du ^{xvi}^e siècle, pour que le principe de la traduction littérale commence à vaciller. En Italie, ce sera chose faite bien avant cette date. Toutefois, comme je l'ai annoncé au début de cette étude, l'écart entre l'original et sa traduction n'est pas exclusivement une question de style⁽⁴⁸⁾, comme chez Annibal Caro, mais il porte l'empreinte nette du cours des événements politiques de l'époque (Orvieto 1996). J'analyserai ce fait par le biais de quelques traductions de Matteo Maria Boiardo, auteur de l'*Orlando Innamorato*. Quelques mots d'abord sur Ferrare, la ville qui l'accueille. Ferrare était, en ce ^{xv}^e siècle finissant, un centre de traduction vers l'italien particulièrement florissant, et tout spécialement à la cour du duc Ercole d'Este. Dès son accession à la dignité ducal, Ercole lança un vaste programme de *volgarizzamenti* : les traductions concernent aussi bien la littérature latine que la grecque : citons, entre autres, celle de la *Cypopédie* de Xénophon et celle des *Vies des généraux illustres* d'Emilius Probus, dédiées à Ercole d'Este en sa qualité de *princeps et ductor invictissimus*, c'est-à-dire de capitaine général des armées et qui, pour cette raison, doivent probablement être datées d'avant 1471, année où Ercole devient duc de Ferrare. C'est important parce que le choix de ces deux classiques a pour but la « formation » du prince et tend à flatter les qualités militaires et guerrières qui l'avaient rendu célèbre : il s'agit donc beaucoup plus de ce qu'on appelait au Moyen-Âge un *speculum principis*, un manuel pour le prince parfait, que d'une simple traduction. La

(48) Les traductions de l'*Opus agriculturae* de Palladius représentent effectivement tout ce qu'il y a de plus littéral au ^{xv}^e siècle.

notion de « belle infidèle » est ici évidente. En effet, déjà dans la préface de la *Pedia de Cyro* le caractère exemplaire de l'ouvrage est on ne peut plus explicite : la traduction est présentée comme un précis où « *si contiene l'arte del governo de la pace e de la doctrina de la guerra* » (« l'art de bien gérer l'état en temps de paix et l'art de la guerre »). Encore plus évidente est sa nature de panégyrique : « *ne la presente opera si discrive il vivere di quel principe che a li altri di bontade deggia essere exemplo* » (« dans cet ouvrage il est question de la vie et de la conduite de ce prince qui devrait se poser en exemple pour tous ses homologues »). Il va de soi que la version italienne de la *Cyropédie* est enrichie d'épisodes qui sont absents de l'original grec, épisodes merveilleux dont le but est de valoriser en même temps le roi achéménide et le duc de Ferrare (ces gestes ressemblent de près à certains événements de la carrière militaire d'Ercole d'Este). Même dans le traitement des épisodes présents chez Xénophon, l'emploi d'éléments fantastiques et surnaturels chez Boiardo contraste fortement avec le ton bien plus sobre de l'original. Même nature de panégyrique dans les *Vies des capitaines illustres* de Probus : Boiardo le dit explicitement en s'adressant à son prince : « *lo cognosco la vita tua per vera forma representarse in quella di questi illustri (...)* » (« Je sais que la vie de ces hommes illustres n'est qu'une préfiguration de la tienne. »).

Même intention laudative dans la traduction, effectuée entre 1472 et 1478, du *Chronicon imperatorum (Istoria imperiale)* de Riccobaldo de Ferrare (auteur du ^{xiv}e siècle), un épitomé qui suit de près, entre autres, les textes de Suétone (*Vies des douze Césars*), d'Eutrope (*Histoire romaine*), ou encore d'Ammien Marcellin (auteur de 31 livres d'histoire romaine jusqu'en 378). L'ouvrage établit une comparaison entre les empereurs romains et la dignité ducale fraîchement acquise par son protecteur. Ce faisant, Boiardo situe son seigneur sur le même plan que les empereurs du passé, en particulier les souverains du Saint Empire romain germanique qui avaient contrebalancé l'autorité spirituelle et temporelle du Pape aux ^{xe}-^{xiv}e siècles, et le soustrait du même coup, du moins d'un point de vue strictement moral et spirituel, à l'influence de ce dernier. En effet, l'emprise papale sur le duché de Ferrare — qui jouit d'une certaine autonomie au sein de l'État du Pape — s'accroît sous les pontificats de Pie II, Paul II et surtout Sixte IV, entre 1458 et 1484. C'est à la même époque, et probablement en réaction à l'agressivité de la politique de Rome, qu'apparaissent à la cour des Este les premiers signes d'une véritable tendance à constituer un État indépendant et souverain. L'œuvre historique de Riccobaldo devient donc, dans la version ferraraise de Boiardo, une sorte de pamphlet politique anti-romain⁽⁴⁹⁾.

(49) Comme on peut le déduire d'une lettre adressée au conservateur de la Bibliothèque du Vatican, Demetrio Guazzelli, datée du 24 novembre 1488, c'était le duc Ercole en personne qui choisissait les œuvres à traduire en imposant donc sa volonté personnelle à ce vaste plan de *volgarizzamenti*. Le duc d'Este demandait les transcriptions d'un certain nombre d'ouvrages historiques qui figuraient dans un catalogue que le bibliothécaire du Pape lui avait fait parvenir : parmi ces ouvrages le *Chronicon* de Riccobaldo semble occuper une place de choix.

Mais le plus intéressant dans la traduction de Boiardo, ce sont les modifications qu'il a apportées à la partie de l'œuvre de Riccobaldo concernant l'époque des invasions des Ostrogoths et des Lombards (entre 492 et 568). Ici, Boiardo a carrément modifié l'original. D'ailleurs, pour cette partie, notre écrivain a utilisé des documents conservés dans les archives de Ravenne. On ne sait pas si ces modifications sont véritablement de Boiardo. Il existe en effet deux interprétations différentes : la première, émise par G. Ponte (Ponte 1972), présuppose un Boiardo « contaminateur », qui s'adonne à un travail personnel de réfection de l'original ou, pour mieux dire, de juxtaposition de paragraphes provenant de l'original et de différentes autres sources historiques (peut-être aussi des documents d'archives). Dans la seconde, d'autres chercheurs, comme G. Zanella (Zanella 1980), jugent bon d'insérer entre l'original de Riccobaldo et la version de Boiardo, un texte intermédiaire, une sorte de compilation où les contaminations étaient déjà présentes. Dans ce cas, Boiardo se serait limité à traduire plus ou moins littéralement cette dernière composition.

Je terminerai ce volet consacré aux *volgarizzamenti* de Boiardo par sa traduction du *Lucius (ou l'âne d'or)*, bien connu aussi sous le titre de *Métamorphoses*, de l'écrivain africain du ⁱⁱⁱ^e siècle, Apulée de Madaure. La traduction devrait remonter à 1479 : ici les changements ont été multiples. D'abord, la version italienne du roman d'Apulée ne porte plus aucune trace de toutes les coutumes du monde et de la société de l'Afrique romaine du ⁱⁱⁱ^e siècle, qui n'auraient aucunement intéressé le public de Ferrare. Mais le plus frappant est que Boiardo élimine totalement le onzième livre du roman latin, qu'Apulée avait consacré à l'initiation du protagoniste Lucius aux mystères d'Isis et à sa retransformation en être humain après avoir été changé en oiseau nocturne par une sorcière. Le fait n'est certainement pas anodin mais il reflète un certain état d'esprit de l'auteur, une sorte d'adaptation au climat de l'époque : en effet, il ne faut pas oublier que les années 1450-1480 représentent l'apogée de la chasse aux sorcières dans toute l'Europe, avec de véritables pics de persécution dans certaines régions de la péninsule (Ferrare, ainsi que Bologne et la plupart des territoires de l'État du Pontife ne dérogent surtout pas à la règle)⁽⁵⁰⁾. Le fait d'effacer tout simplement la partie qui porte de façon plus spécifique sur la sorcellerie et la nécromancie était une manière de détourner le mauvais sort qui s'abattait sur les personnes soupçonnées de s'adonner à la magie noire. Boiardo aurait remplacé la matière très controversée du roman latin par une sorte d'adaptation du texte homonyme de Lucien de Samosate, *Lykios ou l'âne* (vers 167), bien moins empreint de magie.

La question cruciale de savoir si ces modifications – aussi bien celles apportées à *L'âne d'or* que celles rencontrées dans la traduction du *Chronicon* de Riccobaldo – relèvent d'un choix autonome du traducteur ou si elles furent imposées par le duc d'Este reste ouverte : la deuxième option me semble tout de même la plus probable, au vu de l'intérêt personnel

(50) Voir Bonomo 1985 ; Baschwitz 1963 ; Von Baeyer-Katte 1965 ; Levack 1987 ; Barstow 1994.

affiché par Ercole d'Este, avant même son accession au pouvoir, et des enjeux éminemment politiques qui, comme on l'a vu ci-dessus, se cachaient derrière ces compositions. Quant à la lucidité du duc dans le choix des ouvrages que ses fidèles courtisans se chargeraient de *volgarizzare*, cela ne fait pratiquement aucun doute⁽⁵¹⁾.

mcampetella@yahoo.fr

Docteur en linguistique romane (Universités de Macerata et Roma « La Sapienza »), Moreno Campetella est enseignant-chercheur en traductologie à l'ESTRI (Ecole Supérieure de Traduction et Relations Internationales – Université Catholique de Lyon).

Bibliographie

BAEYER-KATTE (von), W., *Die historischen Hexenprozesse: Der verbürokratisierte Massenwahn*, in W. Bitter (éd.), *Massenwahn in Geschichte und Gegenwart*, Stuttgart, 1965.

BALLARD, M., *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, Lille, 1992.

BARSTOW, A.-L., *Witchcraze: A New History of the European Witch-Hunts*, New York, 1994.

BASCHWITZ, K., *Hexen und Hexenprozesse*, München, 1963.

BATTAGLIA, S. (éd.), *Andrea Capellano, Trattato d'amore*, Roma, 1947.

BONOMO, G., *Caccia alle streghe*, Palermo, 1985.

BONORA, E., *Il Classicismo dal Bembo al Guarini*, in *Storia della letteratura italiana*, IV, *Il Cinquecento*, Milano, Garzanti, 1966, pp. 394-398.

BORSETTO, L., *Per lo studio della ricezione oraziana (La Poetica d'Horatio tradotta)*, in L. Borsetto (éd.), *Tradurre Orazio, tradurre Virgilio. Eneide e Arte poetica nel Cinque e Seicento*, Padova, Cleup, 1996, p. 6.

BUSCAGLI, R., « Matteo Maria Boiardo », in E. Malato (éd.), *Storia della Letteratura italiana*, III, *Il Quattrocento*, Roma, Salerno, 1996, pp. 635-708.

DIONISOTTI, C., « Tradizione classica e volgarizzamenti », in C. Dionisotti, *Geografia e storia della letteratura italiana*, Torino, Einaudi, 1967, pp. 103-144.

FOLENA, G., « Volgarizzare e tradurre », in B. Malmberg (éd.), *La traduzione. Saggi e studi*, Trieste, Lint, 1973, pp. 59-109.

GIOVANARDI, C., « Il bilinguismo italiano-latino del Medioevo e del Rinascimento », in L. Serianni – P. Trifone (éd.), *Storia della Lingua italiana*, II, *Scritto e parlato*, Torino, Einaudi, 1994, pp. 435-467.

(51) Voir ci-dessus, n. 49. Sur les traductions de Boiardo, voir Buscagli 1996 : 652-657.

- GURTMÜLLER, B., « Letteratura nazionale e traduzione dei classici nel Cinquecento », *Lettere italiane*, 41 (1993), pp. 501-518.
- GURTMÜLLER, B., « Fausto da Longiano e il problema del tradurre », *Quaderni veneti*, 12 (1990), pp. 9-152.
- LEVACK, B. P., *The Witch-Hunt in Early Modern Europe*, London, Longman, 1987.
- MARTIN, R., *Palladius, Traité d'agriculture*, Paris, Belles Lettres, 1976.
- ORVIETO, P., « Lorenzo de' Medici e l'Umanesimo toscano del secondo Quattrocento », in E. Malato (éd), *Storia della letteratura italiana*, III, *Il Quattrocento*, Roma, Salerno, 1996, pp. 295-403.
- PIERI, M., *La nascita del teatro moderno in Italia tra XV e XVI secolo*, Torino, Bollati Boringhieri, 1989.
- PONTE, G. « Storicità e immaginosità del Boiardo nella versione del Riccobaldo ferrarese », *Rassegna della letteratura italiana*, 77 (1972), pp. 203-214.
- ROMANI, W., « La traduzione letteraria nel Cinquecento: note introduttive », in B. Malmberg (éd.), *La traduzione. Saggi e studi*, Trieste, Lint, 1973, pp. 389-402.
- SCAVÉE, P. – INTRAIVA, P., *Traité de stylistique comparée. Analyse comparative de l'Italien et du Français*, Bruxelles, Didier (Centre International de Phonétique Appliquée), s.d.
- SVENNUNG, J., « De Columella per Palladium emendato », *Eranos* 32 (1928), pp. 145-208.
- TATEO, F., « Poesia epica e didascalica in volgare », in E. Malato (éd), *Storia della letteratura italiana*, IV, *Il primo Cinquecento*, Roma, Salerno, 1996.
- VAN HOOF, H., *Histoire de la traduction en Occident : France, Grande-Bretagne, Allemagne, Russie, Pays-Bas*, Paris, Duculot, 1991.
- ZABUGHIN, V., *Virgilio nel Rinascimento italiano. Da Dante a Torquato Tasso. Fortuna – Studi – Imitazioni - Traduzioni e parodie - Iconografia*, Bologna, Zanichelli, II, 1923.
- ZANELLA, G., « L'istoria imperiale del Boiardo: traduzione di un falso o falso di una traduzione ? », in G. Zanella, *Riccobaldo e dintorni. Studi di storiografia medievale ferrarese*, Ferrara, Bovolenta, 1980, pp. 3-17.

Abréviations

DELI = Cortelazzo M. – Zolli, P., *Dizionario Etimologico della Lingua Italiana*, 5 voll., Bologna, Zanichelli, 1980-1985.

GLDI = *Grande Dizionario della lingua italiana*, a cura di Salvatore Battaglia, Torino, UTET, 1961-2000.